

propriétaires qu'affole la ruine, aubergistes politiques, banquiers de chefs-lieux de canton adroits à attirer l'argent, petits bonshommes de finances que leurs compatriotes subissent avec une respectueuse terreur, et jusqu'à cette femme incomprise, cette M^{me} Clavert dont on peut rapprocher le nom du nom de M^{me} Bovary : personnages de roman, je vous le dis ! Et Marcel Miéville sait décrire autant qu'il excelle à analyser les caractères. Et il est sensible à la poésie des choses comme à leur réalité...

Néanmoins les idées encombrant ses livres qu'ils enrichissent. Elles arrêtent parfois la marche des personnages qu'elles doivent guider. Et peut-être que l'anecdote, si fertile en émotions qu'elle puisse être, est moins émouvante que toutes les idées agrégées autour d'elle. On se passionne moins pour l'élection du maire de Beauval que pour le destin de tous les villages français que le Progrès menace avant de les vivifier.

Marcel Miéville est un sociologue trop sérieux, et solide et profond, pour que l'appareil romanesque où il jette ses idées ne paraisse pas fragile, léger et superficiel. Il serait romancier excellent, s'il avait moins d'idées. Il serait sociologue plus persuasif, s'il ne dispersait pas ses idées dans le roman. Il a suivi l'exemple de ses contemporains pour qui le roman sert à tout et suffit à tout. Le jour où il concentrera dans un essai ses doctrines si fortes, il obtiendra en autorité ce que ses romans ne lui ont pas fourni en gloire, et cet esprit sincère, vigoureux et clairvoyant, ne sera plus méconnu parce qu'il ne donnera plus à personne de prétextes à le méconnaître. Il s'est systématiquement jeté dans la confusion contemporaine, il ne tient qu'à lui d'en sortir.

J.-ERNEST-CHARLES.



PLAIDOYER POUR LA VRAIE FILIATION DES GÉNIES FRANÇAIS

Sans doute il est trop tard pour parler encore d'elle ;
Depuis qu'elle n'est plus, quinze jours sont passés...

C'est de la grande semaine qu'il s'agit, de la grande semaine d'un sport très spécial : les concours du Conservatoire et, parallèlement, les concours de Rome.

Ah ! que de sourires appris et d'émotions vraies ! Que d'angoisse et de fard, que de mécomptes et de frous-frous ! Ah ! Mesdames ou Mesdemoiselles, que vous fûtes charmantes et naturelles à la minute où vous y pensiez le moins ! En ce décor ultra-classique, où trône l'ombre olympienne du grand Gluck,

vous êtes les jeunes prêtresses d'un dieu farouche que nous appelons l'Art. Et si j'étais le vieil ami de cette M^{me} Marie Fel qui fut cantatrice et qu'immortalise un portrait, je prendrais vite mon plus suave crayon pour pastelliser votre maquillage et saisir vos âmes et les remporter tout entières... Fugitive galerie de visages trop frais où, mystérieusement, une princesse bonne fille remplace une gamine furie, où la créole voluptueuse voisine avec une marquise dépoudrée ! Pour ne cueillir qu'un exemple parmi tant de roses, La Tour n'a point connu ni deviné cette blonde *Manon* pensive qui fut jugée digne d'un premier prix : comme son image éternisée serait douce auprès de la mutine Camargo, de la sensuelle Dangeville ou de la savante Favart ; et cette lauréate au profil de madone emprisonnerait au Musée de Saint-Quentin tous les Sébrans de l'avenir ! Mais je n'ai pas encore le génie de La Tour ni le talent d'Helleu...

Aussi bien la beauté même et le *bel canto* n'absorbent plus toute ma pensée : de moins galants problèmes la réclament. Dirai-je la supériorité du Conservatoire sur l'École des Beaux-Arts ? Elle éclate. Elle atteste, une fois de plus, la prédominance de l'art musical englobant désormais la peinture et la poésie, la souveraineté de la musique qui devient « la dernière religion des hommes ».

Cet hiver, à la fin d'une étude (1) inspirée par les suggestives séances du Quatuor Parent, s'imposait le rapprochement des modernistes et des classiques, des jeunes et des maîtres, des Debussystes et des Beethovéniens, réconciliés musicalement dans l'unité du grand art ; ici, mêmes symptômes dans l'enseignement transformé : les morceaux de concours suffisent à nous avertir, nouvelle preuve incontestée de notre éducation musicale ! Et l'évolution ne combat plus la tradition : c'est une phase inattendue ; loin de cette abominable musique (?) franco-italienne, aux vocalises décadentes, aux traits surannés, jetée en pâture dernière aux derniers orgues de Barbarie, les instruments comme les voix se souviennent des anciens qui furent les jeunes (les classes de violon seules retardent). Plus de virtuoses ridés, mais Haendel, mais Mozart, mais Gluck, et le vieux Paër, et le dieu Beethoven dont le *Perfidio* pathétique n'a point trompé l'espoir vocal d'une belle artiste ; la séance d'*opéra-comique* s'est montrée non moins novatrice avec quatre ouvrages introduits au lendemain des dix ans réglementaires : *Le Roi d'Ys*, *Esclarmonde*, *Cavalleria Rusticana*, *l'Attaque du Moulin*... Plus de *Toréador* ni de *Val d'Andorre* ! Plus d'Halévy ni d'Adolphe Adam ! Ne dit-on pas mainte-

(1) Cf. notre *Rivalité de Berlioz et de Mozart en 1904*, dans la *Revue Bleue* du 9 avril 1904.

nant « vieux comme Hérold » ? C'est fort grave ! Le « genre éminemment national » disparaît du concours comme du théâtre auxquels il donna son nom : l'année dernière, mieux partagée, la marquise dépoudrée de 1904 triomphait déjà sous la blanche tunique de *l'Orphée* de Gluck ! Et, pour être tout à fait logique, le concours d'opéra-comique ne devrait-il point couramment admettre, auprès des novateurs, le vieux maître immortel avec ses chefs-d'œuvre, *Orphée*, *Iphigénie en Tauride*, *Alceste* (en attendant *Armide* et l'autre *Iphigénie*), gages de ce « répertoire » éloquemment réclamé par notre collaborateur des Théâtres et spirituellement promis par un directeur-artiste ?

Assurément. — Mais Gluck, le compositeur germanique et le tragique grec, n'est-ce pas à la fois l'influence étrangère et l'art académique, n'est-ce pas d'emblée cette tyrannie d'ailleurs et d'autrefois dont les amoureux d'art français (1) voudraient enfin libérer notre cœur et notre sol ?

Terrible objection qui nous assaille au milieu des émois du Conservatoire ! Abordons sans lâcheté ce nouveau sphynx imprévu parmi tant de sirènes...

*
**

L'une récente et fort commentée, l'autre différée mais prochaine, deux expositions (2) d'art national nous ont rappelé fatalement les hautes questions qui provoquent toujours des colères ou des surprises plus ou moins préméditées : Y a-t-il un art français ? Et, si oui, qu'est-ce donc que l'art français ?

Notre art ? Nos maîtres en ont douté ! C'est en opposant l'exceptionnelle et plastique magie d'un Théophile Gautier à toutes les rengaines bourgeoises de tous les Horace Vernet que Baudelaire, critique d'art, semblait douter que la France fût née artiste ou poète ; dans son *Journal* intime, l'austère Vigny regardait comme une effrayante chose « la facilité avec laquelle les Français affectent la conviction qu'ils n'ont pas, le caractère du voisin jusque dans leurs œuvres les plus élevées. Rien ne montre mieux l'absence de foi et de caractère même... » Et le suave Renan prononçait, dès 1862, cette parole mémorable : « La France a toujours eu le tort de détruire quand elle a voulu bâtir... » Les démolitions successives attristaient son docte sourire : « Trois ou quatre fois, au moins », disait-il, « la France a changé de face et, chaque fois, elle s'est crue obligée de

faire table rase du passé... L'Italie ancienne, même au temps de Raphaël, n'effaça jamais un Giotto. Ses vieilles écoles lui furent toujours chères... » C'est pour notre moyen âge qu'il parlait ; mais, aujourd'hui, n'est-ce pas en faveur des plus français de nos maîtres qu'il est temps d'élever la voix ? Le regret seulement se déplace : à leur tour, en effet, nos plus purs classiques sont menacés.

Deux doctrines rivales se contredisent, comme à l'ordinaire, sur l'art français, selon que la Renaissance est définie bienfait ou calamité : les Italiens l'exaltent ; les Gothiques la maudissent. La Renaissance ! Elle a tout sauvé, — tout perdu ! Tournoi renouvelé du romantisme, et qui défraye une agressive jeune revue, *l'Occident* ! Dans les *templa serena* de l'art même, les cosmopolites en viennent aux mains avec les nationalistes ; l'art a sa politique : une doctrine ultramontaine se dresse en face d'une théorie gallicane ; double point de vue, correspondant aux deux grands états d'âme qui se partageront sans fin l'Esthétique : ici, l'autorité, qui relit les lois éternelles du Beau dans le code lapidaire de la Grèce et de Rome ; là, plus près de nous, la liberté, préoccupée des contingences de la race et du temps, corrigeant ou complétant la tradition par l'évolution, préférant à l'absolu la modernité : c'est, en dernière analyse, l'esthétique des Goncourt aux prises avec l'esthétique de Platon. La critique française et, qui plus est, l'art français ont oscillé toujours entre elles.

Les uns, les doctrinaires, voient dans la Renaissance italienne un renouveau très adorable : à leurs yeux, le mot *étranger* n'a pas de sens ; ils sont cosmopolites et païens par amour du Beau ; ils embrassent la forme par amour du grec. Sans doute, leur christianisme ne traiterait plus, avec tous nos classiques, de La Bruyère à Rousseau lui-même, nos cathédrales moyen-âgeuses de « colifichets de la barbarie gothique » ; il n'approuverait plus les destructions séculaires de ces témoins « irréguliers » d'un passé ; de même, ils sont moins durs pour Watteau que David ; mais leur orthodoxie préfère en secret le goût des anciens à l'ogive... Ce sont des Athéniens.

Les autres, les libéraux, vont à l'extrême, à la française, en protestant désormais contre toute influence méridionale, après avoir subi sans peur et trop longtemps le souffle du Nord ou le vent d'Est, qu'il se nomme Shakespeare, Wagner, Ibsen ou Tolstoï... En dehors de toute formule académique étrangère et de toute contagion latine, ils voudraient retrouver les frontières de l'âme nationale et la pure filiation des génies français. Fort bien ! Mais comment procéder ? Par élimination. Profonds ou légers, les Celtes ou les Gaulois sont bien loins : leur art nous échappe ; le *roman*, par son plein-cintre, est fils

(1) Cf. *De Fragonard à Renoir (une leçon de nationalisme pictural)*, par CAMILLE MAUGLAIR, dans la *Revue Bleue* du 9 juillet 1904.

(2) L'Exposition des *Primitifs français*, close le 17 juillet 1904, et l'Exposition de la *Peinture française au XVIII^e siècle* (Watteau, Boucher, Fragonard, Chardin, La Tour et Perronneau), promise pour le mois de janvier 1905.

de Byzance et petit-fils de Rome ; la Renaissance prétendue fut un poison ; la réaction davidienne a figé la nature et singé l'antique... Alors, où découvrir des lueurs d'art français ? Que reste-t-il du trésor des siècles ? Il y a le *gothique*, puisqu'il est avéré que l'Île-de-France fut son berceau ; le gothique et nos *Primitifs*, en dépit de toutes les influences avouées par leur dévotion naïve : et le Maître de Moulins, ou le Maître de 1488, ou le Peintre des Bourbons, quelque nom que vous lui donniez, et malgré le castel français qui surmonte ses verdure, n'est-il pas un doux Italianisant ? Il y a Bernard Palissy, « l'inventeur des rustiques figulines », en pleine Renaissance, et cette idéale bonhomie qui charmait Sainte-Beuve : les frères Le Nain la sauvent du naufrage, au siècle suivant. Il y a le XVIII^e siècle parisien, qui se venge, avec Louis XV, du faste espagnol de Louis XIV et des hypocrisies du grand siècle ; il y a le XIX^e enfin, le XIX^e entier, son continuateur, s'élevant trois ou quatre fois, sans remords, contre l'École dégénérée, épanouissant le romantisme qui fut la revanche du Nord contre le Midi, du moderne contre l'antique et de l'ogive contre les trois ordres ; exaltant le réalisme, hypertrophie du penchant français pour la vérité, qui fut peut-être, comme la nature, le contraire de l'art, mais qui permit son rajeunissement ; inaugurant, puis consacrant l'impressionnisme, qui n'avait point manqué de jeter les yeux sur Turner ; essayant enfin de l'intimisme, qui revient à Chardin non sans traverser la chambre obscure de Whistler... Tel serait le bilan de notre génie ; hors de là, point de salut : je veux dire plus d'art national ni de classiques vraiment français !

C'est tout. Ce n'est pas assez...

Certes, l'entreprise est plus qu'honorable de vouloir débarrasser à jamais la peinture et la musique françaises d'un poncif qui n'est point nôtre, qui n'est pas même la décadence fatale ou la déformation de notre pensée ; mais un excès de zèle est à craindre, qui pourrait extirper des racines profondes en croyant ne déchirer qu'une écorce adventice : l'an dernier déjà, quand nous esquissions d'après nos paysagistes un portrait de la France (1), nous avons fait justice de cette botanique arbitraire et nous voulions toujours et partout sentir la sève française sous un décor étranger ; aujourd'hui comme hier, à travers l'histoire continue comme la nature, et sous leurs métamorphoses, il nous plaît de retrouver l'art français plus fréquemment, plus profondément, plus continûment. En pleine Renaissance, si la peinture française comme la Muse française parle grec et latin, lorsque la fluette École de

Fontainebleau rivalise avec la pédante Pléiade, si candide parfois, — quoi de plus purement national encore, ou déjà, que notre architecture, que la divine fantaisie de nos féminins sculpteurs ? Au grand siècle, autour du froid Simon Vouet ou du pompeux Le Brun, La Hire et Le Sueur ne sont-ils point des cerveaux français ? Et Claude, et Poussin, loin de la cour, en pleine Italie décadente, en pleine Rome ? Et Puget, et notre sculpture qu'on oublie trop, toujours, et Coysevox lui-même, et toute la vibrante lignée de nos tailleurs de pierre, et leurs sveltes voluptueuses de bronze ou de marbre aux draperies éperdues ? Ce n'était plus tout à fait le goût antique : « C'est vrai ! » constate un roi bien inspiré ; « mais c'est le goût français. » Et c'est déjà le XVIII^e siècle...

Et ce siècle poudré qui, du Régent à Robespierre, vécut l'ivresse de la raison, ce joli siècle si parisien à force d'être français, n'a-t-il, par contre, jamais subi d'influences ? L'ondoyante *rocaille* ne venait-elle pas directement de cette Italie vieillie qui nous fait horreur ? Fragonard, comme Rameau, n'a-t-il pas écouté la faconde de ces décadents italiens qu'il disait chérir ? Watteau le poète et Boucher, son héritier plus charnel, n'ont-ils point regardé Rubens ? Chardin lui-même n'est-il pas le continuateur français des petits Flamands ? Et Prud'hon, plus tard, quand le goût change, n'enveloppe-t-il pas la formule pompéienne en son clair-obscur romantique, où la lumière lunaire est amoureuse des beaux corps ? Est-il moins français que La Tour, né portraitiste, et préservé par son propre genre ? Et le siècle dernier, trois ou quatre fois révolutionnaire, a-t-il subi moins d'influences extérieures que les âges plus timorés ?

L'art français semble donc la résultante de deux suggestions rivales, — Nord et Midi, — le champ clos de deux joueurs qui ne sont que les expressions visibles ou symboliques de cette dualité d'influences... Oui. Mais qu'importe, aussitôt que le génie français veut se ressaisir ? La Renaissance a renié le moyen âge, et le romantisme a désavoué la Renaissance : il n'y a peut-être jamais eu d'art français ; mais qu'importe si ce palimpseste aux multiples ratures, aux incessants repentirs, nous restitue les actes d'une indiscutable famille d'artistes originaux qui savent de tout temps exprimer notre âme ? Poussin, ce Normand guidé par le rameau d'or de Virgile, Claude, ce Lorrain fasciné par le regard sans trêve renaissant du jour, seront-ils traités de perruques pour s'être rencontrés devant les calmes féeries des soirs épanchés sur la campagne de Rome, — exilés volontaires en cette Italie radieuse dont ils préféreraient d'instinct la nature à l'art et qu'ils transfiguraient d'un souvenir ? Et Corot, petit-fils de Claude, amollissant de lamartinienne lumière l'antique eurythmie des lignes ? Et Puvis de Chavannes,

(1) Cf. la *Revue Bleue* du 12 septembre 1903.

héritier de Corot? Et les poètes qui retrouvent au fond des belles feuillées des nymphes ou des muses? Seront-ils bannis de notre République sans fleurs au front? Ils n'étaient pas plus Italiens, pourtant, que nos paysagistes de 1840 ne furent Anglais, malgré leur shakespearienne passion pour les soirs ensanglantés, les orages fauves et les nuées pathétiques : passionnés, mais villageois ; romantiques, mais paysans, et qui chantaient l'hymne à la terre de France!

Et, par ailleurs, le triumvirat romantique, si divisé, n'avoue-t-il pas des préférences toutes classiques, qui réconcilient ses membres dans la parité de leurs origines? Eugène Delacroix, ce classique fiévreux, n'est au fond qu'un puriste qui ne jure que par Mozart; et les palinodies mêmes de son esthétique au jour le jour aboutissent à cet aveu très français que « nous ne serons jamais shakespeariens... » Victor Hugo, ce poète latin qui salue Dante et Virgile et le Soleil pour ses divins maîtres, ne continue-t-il pas, bon gré mal gré, l'art de Versailles et la régularité du grand siècle avec sa splendeur méthodique qui balance les oppositions chères à son génie sculptural et qui multiplie les images positives dans un décor lumineux, prolongeant la tradition dans l'abîme après avoir nettement prêché l'évolution devant la grande ombre de Notre-Dame de Paris? Berlioz, enfin, le Berlioz des *Troyens* qui, de bonne foi, se croyait un compositeur aux trois quarts allemand, n'est-il pas un Gluckiste, un Virgilien qui s'ignore, affirmant à son tour les généreuses contradictions qui s'agitent au cœur de l'art français? Shakespeare, Virgile se sont partagé ton âme et ta vie, ô chancre inégal, mais immortel, de Didon, qui confirmas notre goût pour l'expression dramatique entre les foudres de Wagner et les cris de Verdi! Et tous nos artistes, depuis Baudelaire et Gautier jusqu'à Carrière et Rodin, ce Delacroix de la glaise, n'ont-ils pas épanché tôt ou tard leur gratitude envers l'art grec?

Aussi bien l'art est un langage; et ce langage, comme la langue française, est enfant du latin. Gaulois, nous ressentons des affinités naturelles et de lointaines attaches avec la Grèce divine dont Virgile et Rome mêmes ne furent que de pâles reflets. Depuis nos imagiers des cathédrales, les plus libres attestent la légitimité d'un héritage ineffable : interrogez un Montaigne, un Molière, un La Bruyère, un Fénelon, un Voltaire, un Sainte-Beuve, un Renan, un France, un Barrès; se plaindront-ils d'une éducation d'accord avec l'harmonieuse hérédité qui tressaille en eux? Artistes ou penseurs font trêve pour exalter la forme pure et la pensée libre; parmi tant de négations et de ruines, ils se retrouvent au matin frais, saluant la source immortelle.

Encore une fois, il ne s'agit plus de réhabiliter ce

bourbier d'art académique où faillit s'enlizer trop souvent notre goût! Vous le voyez, maintenant : le marécage n'est pas la source. Il fallait, au contraire, établir résolûment, sans jésuitisme, un *distinguo* nécessaire, une distinction primordiale entre Rome tyrannique et l'Acropole enchanteresse, entre la *mal'aria* mortelle et l'air pur, entre l'influence académique étrangère, qui fut détestable et désastreuse, et ce patrimoine sacré. N'en déplaise aux intransigeants de l'impressionnisme, il se pourrait que Primatice, qui ne fut qu'un Italien charmant et déraciné, que Le Brun, maître-décorateur, que David, le réaliste, et que l'attique M. Ingres fussent de grands artistes; mais ce furent de malfaisants professeurs qui ont propagé le poncif de Rome au crépuscule des grands siècles. Burnes-Jones, au soir du siècle dernier, fut écouté très peu, — fort heureusement! Et le prochain Salon d'automne nous dira peut-être que notre Gustave Moreau fut un professeur non moins dangereux et que le joaillier du songe a fourvoyé les plus fidèles de ses disciples... On montre la grammaire; on n'enseigne pas le style.

Ici s'interposerait le procès toujours pendant du prix de Rome, de cette institution qui a reflété toutes les métamorphoses de notre aventureuse ardeur en s'imaginant cristalliser la tradition. Les lauréats de l'année n'apportent aucun argument : calligraphier n'est pas savoir écrire. Mais la question s'est un peu déplacée depuis les anathèmes des Goncourt, grâce à l'émancipation de quelques élus : plus d'un siècle après Frago, Regnault d'abord et Massenet, Besnard et Charpentier, Laurent et Debussy furent des *Romains* très français que les ombrages normaliens de la Villa Médicis ne semblent pas avoir changés en copistes; et le brave comte de Caylus n'en reviendrait pas, lui qui luttait héroïquement en faveur de l'Académie qui « tombait tous les jours » sous les victorieuses railleries de nos petits maîtres, et quine trouvait rien de mieux, pour enrayer la *manière*, que de diviniser la froideur!

*
**

Un génie s'est rencontré dans un siècle frivole, afin de symboliser cette nuance profonde entre la froide formulé et la beauté vivante, et d'offrir à l'admiration, par un exemple sublime, les permanentes vertus du génie français.

Marier en soi l'accent de Pierre Corneille et la morbidesse d'André Chénier, le sourcilleux génie du Poussin et la géniale volupté de Prud'hon, réconcilier, enfin, la sensibilité moderne et la grandeur antique, la force et la forme, le radieux et le sombre, l'au-delà caverneux et l'intimité plaintive, l'épouvantement du Tartare et le bienfait du sourire : tel fut l'évangile païen de cette grande voix. Car ce génie

était né musicien. Il devait l'être : la musique n'est-elle pas la langue universelle et divine chez qui le mot *étranger* n'a pas de sens? Or, celui que notre passionné Berlioz saluait le premier comme un père idéal et vengeait, par avance, du mépris de nos décadents, ce pur représentant du dieu latent de notre race, naquit... dans la Haute-Allemagne; et le collaborateur de sa pacifique révolution fut un Italien... le poète Casalbigi, librettiste ému du grand Gluck! Mais cet étranger, ce Germain, docile au culte traditionnel de l'Antiquité, nous incarne mieux que nombre d'insoucians Français : car si le Bolo-nais Primatice emprisonnait dans la glace académique notre sémillante Renaissance à son aurore, l'Allemand Gluck verse à notre crépuscule l'ardente inspiration sur qui rien ne prévaut, le feu sacré, l'instinct divin. Dans notre libre initiation vers les secrets du grand art, Gluck devança Goethe, ce Germain aux trois quarts Hellène. Gluck fut un musicien français, non pas seulement parce que sa juvénile vieillesse choisit la France pour séjour et cette langue française, tant décriée par des Français mêmes, comme la substance de ses tragédies vraiment lyriques, mais parce qu'il manifesta sur le tard une éloquence expressive où la science allemande et l'italienne mélodie ne se confondent un instant que pour mieux exalter notre propre clarté.

Parfois nous appelons, par badinage, le jeune Mozart musicien de France, puisqu'il accorde l'esprit et le cœur dans une harmonie d'une telle politesse qu'elle ne s'imagine qu'à travers la blancheur dorée d'un Versailles ou sous les charmes cadencées d'un jardin français... Mais comme il mérite plus sérieusement ce nom, le grand vieillard homérique, le blanc poète en exil aux Trianons poudrés d'une reine-bergère et du vieil Haydn! Le chevalier Gluck a fait évoluer la tradition, la nôtre; il continua le Bourguignon Rameau comme Rameau continuait, sous les sarcasmes niais des Lullistes, le Florentin Lulli qui s'était naturalisé français; nos musiciens, comme nos sculpteurs, affirment la filiation nationale, en dépit de toutes les influences soufflant des quatre points cardinaux; ainsi, quatre siècles durant, les styles témoignent notre goût, sous les parures successives de la fantaisie, de la grandeur, de la grâce, de la passion. La Renaissance, ou le romantisme aussi, n'en peut mais; la France a cru détruire chaque fois qu'elle voulut bâtir; mais, parmi les ruines qu'elle accumule, elle n'a jamais pu faner la fleur et le parfum de son charme.

Aussi comme il est dangereux de proscrire, en consultant d'abord les aspects ou les sujets plutôt les âmes, sans apercevoir l'esprit sous la lettre! Le péril est grand de trop restreindre l'art français: à ne voir que ses coups de tête ou ses aventures, un excès

même de respectable chauvinisme en arrive à pactiser avec les étrangers toujours trop heureux de ne souligner que nos petitesesses et de prendre le mot *Français* dans l'acception très spéciale où le maintient Méphistophélès... L'art français? — Musiquette ou vulgaire mélo! Musique française? — Le vieil opéra comique de Grétry, (né à Liège, comme y naîtra César Franck...); plus tard l'opérette, fille dévergondée de notre vieil opéra comique, enlevée par Offenbach, originaire de Cologne... La vraie France? C'est « la gent trotte-menu » du XVIII^e siècle aux yeux vifs, des petits abbés et des petits vers, des petits poètes et des petits soupers, des grands esprits et des petits contes, de petits peintres et des petites maisons, de toutes les folies de la finance, où caillettes et muguets posaient effrontément pour les nus de Clodion!

Notre XVIII^e siècle et notre art français valent mieux que leur réputation... d'outre-Rhin! Oui, nous comprenons pleinement ce sens du XVIII^e siècle indépendant et précurseur que Mauclair définissait naguère, ici même, en traits si frappants! Et Watteau ne nous apparaît plus comme un Flamand secondaire... Mais la définition nous semblerait incomplète, privée de l'idéale figure du grand Gluck! Un original aussi, qui s'évertuait sans perruque, comme La Tour qui aurait mieux immortalisé que Duplessis son regard de dieu! Mais un original qui n'interprétait pas les anciens comme Letourneur ou Ducis traduisaient Shakespeare! Le plus grand tragique de la scène française nous prouve qu'en dehors de l'académisme il y a place pour un art grandiose. Il chante, à l'heure maussade où David, dont nous prolongeons l'exil, allait être béni comme un sauveur... Il chante, victorieux, dans la dispute et l'orage, car ce pur classique est un novateur, un romantique, un décadent aux yeux de son temps. Et quand il s'écrie: « Quels hommes que ces Grecs! » nous sentons combien sa voix inspirée diffère du ton doctoral de M. Ingres affirmant plus tard: « Il n'y a que les Grecs. » Gluck réunit la force dramatique et la grâce Louis XVI, le style et le sentiment, double éternité. Gluck a rendu la vérité belle et la beauté véhémence; il évoque une Antiquité romantique et virgilienne, très grecque et toute française, à la fois humaine et divine: charme souverain de la ligne et vivante poésie d'*Alceste* pièce tombée... du ciel! Nouvel Orphée, Gluck reconquiert sur l'ombre et ramène à pas tremblants la sereine Eurydice qui déchirait délicieusement le cœur de Lespinasse... Le peintre et le poète aspirent dans cette atmosphère, mélancolique comme le bonheur,

Un peu du grand zéphyr qui souffle à Salamine.

Et voilà pourquoi, durant les heures agitées des concours du Conservatoire où d'exquises demoiselles

rivalisent de beaux sentiments sous le regard vigilant de M. le Directeur des Beaux-Arts, un mystérieux atavisme nous pousse à questionner cette noble voix. Elle vibre à notre souvenir parmi les cuivres, comme l'oracle d'*Alceste*. Le marbre est animé, le dieu s'agite, il parle : il nous découvre une plus grande France où la tradition prend vie et conscience, une radieuse colonie sur une terre sublime. Il exalte notre âme ; il agrandit nos horizons. Au sens le plus large des mots, ce Germain nous apparaît le plus *classique* de nos *maîtres*. Et son œuvre nous rend intelligible le vœu clairvoyant d'un peintre français : « *Je rêve un art épique qui ne soit plus un art d'école.* »

RAYMOND BOUYER.



LES

MUSES PLAINTIVES DU ROMANTISME

Elles sont coiffées de chapeaux de paille à rubans ; elles ont un grand châle à fleurs, une jupe de percale ou d'indienne et, se nouant à la taille, une écharpe flottante. Elles portent, sur le cou nu, une petite croix d'or ; elles sont chaussées de satin ; leurs cheveux arrangés en bandeaux sur le front retombent gracieusement en *repentirs* autour d'elles. La plupart ont le front blanc et poli, les yeux battus de fièvre, les joues languissantes et, sortant de manches courtes, au bout de poignets ronds offrent des mains admirables. Parfois un voile de mousseline ajoute, à leur jeunesse, une grâce vaporeuse ; elles ont un petit bouquet de réséda sur le cœur ; le soir elles errent aux terrasses, pincet du luth ou, sur le banc du parc, devant le lac tranquille, écrivent des vers sur un album, lisent l'*Almanach des Dames*, *Le Selam* ou *Le Protée*. Parfois elles soupirent et, la gorge soulevée, l'œil humide, la main toute tiède, rêvent au crépuscule à de belles chimères. Elles pensent : « J'entends le cor au fond des bois, sonner l'hallali ; la meute va paraître poussant le cerf vers le lac ; je serai menacée de mort, mais le beau chasseur viendra, tuera le cerf à mes pieds, à genoux baisera le bas de ma jupe à fleurs. Il se nommera René ou Eugène de Rothelin. Je dirai : Je suis Adèle de Sénange ou Valérie... Je vous attendais... Et ce sera ainsi, et nous aurons de violentes amours... »

Mais le cor attendu ne retentit point ; le parc s'enveloppe de silence et de nuit ; elles reviennent à pas lents, par les grands escaliers ; l'odeur des fleurs est douce dans la petite allée de myrtes ; le bruit des ramiers les trouble un peu ; mais ce sont de sages demoiselles qui n'aiment que le rêve. Elle n'ont de vive passion que pour les élégies, les récits de voyages et les livres romanesques. Elles vivent en

province mais, par les magazines, le *Journal des Modes* ou le *Musée des familles*, connaissent tout de Paris, de ses grandes et petites gloires, de ses salons littéraires ; le dernier mot de M. de Chateaubriand, à l'Abbaye-aux-Bois ; ce qu'a narré chez M^{me} de Broglie, Benjamin Constant ; les vers qu'a répétés, chez la duchesse de Devonshire, M. de Lamartine. Le fond de leur âme est l'ennui ; elles s'épuisent à attendre ; elles sont lasses de l'odeur de couvent de leur province ; elles sont faites pour briller, pour aimer et pour vivre ; le succès poétique est leur rêve le plus cher. Pour une Eugénie de Guérin qui adore son clocher, les paysans, sa métairie et, de la même main qui compose son journal exquis, trait le lait de la ferme ou cueille les châtaignes, combien ne songent que de la Comédie, de bals d'ambassade et de caracolier, sur le boulevard de Gand, en habit d'amazone ! Ainsi M^{me} de Krüdner, lasse de languir dans son château rustique, se faisant écrire à elle-même : « Pourquoi habites-tu la province ? Pourquoi la retraite nous enlève-t-elle tes grâces, ton esprit ? Tes succès ne t'appellent-ils pas à Paris ? » Mais Paris est très bon, très brillant, à de longs jours de diligence. Il leur faut vieillir encore, veiller sur les terrasses et, Muses lointaines du romantisme, de longs soirs encore, en de beaux cahiers, odorants d'herbes fanées, exhaler la douce plainte de leur cœur poétique.

*
**

O jeunes femmes aux noms charmants, ô Muses — Loïsa Puget, Elisa Mercœur, Mélanie Waldor — votre douce voix est claire dans le ciel romantique. Vous voici en chapeaux fanés ; vous errez sous les saules. On ne peut pas penser à vous sans penser aux jeunes dames provinciales de Balzac, à Véronique qui lit *Paul et Virginie*, à Modeste Mignon qui a une « chevelure d'or pâle » et des « boucles à l'anglaise », qui se nourrit de Byron et se rêve Lara ; à M^{me} de Mortsäuf dont la flexueuse beauté fleurit comme un beau lys dans le jardin de Touraine. On ne peut pas penser à vous sans évoquer George Sand enfant, la petite Aurore « coiffée à la chinoise », ou George Sand demoiselle, collectionnant des almanachs, des tabatières et des herbiers ; lisant *René* et disant : « Il me semble que *René* c'est moi » ; sans penser à toutes les petites amies que George eut au couvent et après, et dont les noms charmants ont le parfum vieillot de la province et l'allure démodée du passé : Anna, Louise et Fanelly, Marie-Alicia ou Elisa Auster, Sidonie Macdonald ou Emilie de Wismes ! On ne peut pas songer à vous sans songer à Sainte-Beuve qui chérit vos petites âmes fragiles d'impatientes conventines, à Sainte-Beuve qui écrivait qu'il vous faut « avant tout, des sentiments » et qui, de vous, traça ce portrait que le crayon de Nanteuil ou